10ème Année. MONTREAL, Samedi 15 Janvier 1887 No. 16

T. BEAUGRAND, Editeur-Propriétaire. | Abonnements : Un an..... $0.50 | Le No. UN Cent | Bureaux : 35 St. Gabriel. | LADEBAUCHE, Rédacteur-en-chef.

LE QUININE ... TOUTES FIEVRES ... DES MARAIS ... LE ... JOUR

FEUILLETON du CANARD

L'HERITAGE D'UN COMEDIEN

PAR

PONSON DU TERRAIL.

(Suite.)

—Chère petite sœur, est-ce que vous ne voudriez pas venir avec moi dans le parc ?

—Comme vous voudrez, monsieur Samuel, répondit-elle.

Elle le suivit.

Le premier rayon de soleil arrachait des milliers d'étincelles au givre qui chargeait les arbres, l'air froid du matin s'était adouci, la neige fondait...

—Ma chère Héva, dit Samuel, mon père a songé à vous dans son testament.

Elle leva sur lui son grand œil bleu.

—Ah ! dit-elle, que m'importe ! C'est lui que je pleure...

Samuel lui prit la main.

—Vous êtes née en France, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Vous y avez des parents ?...

—J'ai une tante.

—Votre tante a un fils et une fille.

—Vraiment ? fit-elle étonnée.

—Et, dans sa tendre sollicitude pour vous, mon père a songé à tout. Votre cousine et son frère sont arrivés hier au soir à Kurbstein. Ils viennent vous chercher...

—Mon Dieu ! murmura l'orpheline avec angoisse, faudra-t-il donc que je quitte cette chère demeure où j'ai passé mon enfance, où j'ai été si heureuse !...

—Vous y reviendrez, ma chère Héva.

UNE CONSULTATION

CHAPLEAU.—Il me parait bien malade, il est mal pris partout !
LANGEVIN.—Voici le seul remède qui puisse le sauver.
JOHNY.—Pas d'affaires ! Si je le prends, je sens que mon chien est mort !

Il jeta son manteau sur un banc de pierre et la fit asseoir dessus.

—Ecoutez-moi bien, dit-il. Le testament de mon père m'ordonne de vous accompagner en France et... là...

Samuel s'arrêta et parut en proie à une émotion vraie et profonde ; puis levant sur elle un œil tentateur :

—M'aimeriez-vous un peu, dit-il, si je ... vous aimais éperdument ?

Héva cacha sa tête dans ses mains et son cœur battit à outrance.

Samuel fléchit un genou.

Si... arrivée en France, poursuivit-il, je vous disais : Héva je vous aime... et puisque mon père vous aimait comme sa fille... voulez-vous être ma femme ?

La jeune fille jeta un cri et s'enfuit, laissant Samuel stupéfait et ravi.

L'amour chantait dans le cœur d'Heva ;—la blonde fille aimait Samuel et croyait en lui.

L'étudiant jugea qu'il n'était pas convenable de ne point suivre sa victime.

—Ce soir même, se dit-il, Déborah aura gagné son collier de perles.

Comme il savourait par avance son prochain triomphe, il entendit un bruit de pas et de voix.

—Tiens ! voilà, se dit-il, la famille improvisée d'Héva.

En effet, Déborah, vêtue de noir des pieds à la tête, les yeux baissés, donnait le bras à Franz, qui s'était fait une tournure toute française.

Derrière eux, Goliath l'ivrogne, habillé en domestique, causait avec le jeune Fritz, qui fumait tranquillement sa pipe de porcelaine.

Samuel fit quelques pas à leur rencontre.

—Bravo ! vive Samuel ! s'écrièrent les trois étudiants.

—Samuel, mon *oiseau bleu*, dit la juive, ce n'est plus seulement un collier de perles qu'il me faut...

—Tu auras tout ce que tu voudras ma fille.

Vrai ?

—Foi d'orphelin ! ricana Samuel.

Et il porta la main à ses yeux d'une façon comique.

Puis, se plantant devant eux :

—Ah ça, dit-il, n'allez pas si vite, mes enfants ; il faut que je vous explique l'emploi de chacun.

—Nous avons déjà les costumes, observa Deborah.

—Oui, mais il faut savoir le rôle, répondit Samuel, qui prit l'attitude sévère et digne d'un régisseur de banlieue.

V

Ceci se passait dans la chambre occupée à Kurbsteinburg, par ce brave homme de médecin qui avait un si bon caractère,—une heure après l'arrivée des prétendus cousins d'Héva.

Le médecin était debout, Samuel allongé sur un canapé, devant le feu.

Ils étaient seuls.

—Voyez-vous, docteur, disait Samuel, je suis léger en apparence, mais néanmoins, je suis un garçon fort convenable, à cheval sur les devoirs d'un héritier scrupuleux observateur de l'étiquette, et je désire m'entendre avec vous pour régler les funérailles de mon père. A propos, voulez vous un cigare ?

—Volontiers, répondit le médecin.

—Eclaire ! s'écria Samuel, vous êtes la crème des docteurs et vous n'avez pas votre pareil pour la complaisance.

Il prit sur un meuble une caisse de panatellas et la présenta au docteur :

—Voyez-vous, poursuivit il, un homme aussi considérable que feu mon père ne peut-être enterré comme un bourguemestre ou un professeur de langue française.

Le médecin fit un signe de tête affirmatif.

—J'aimerais assez le faire inhumer dans la chapelle du château, à côté des vieux markgraves de Kurbstein. Mon père était un homme de bonne compagnie, chevalier de l'Aigle rouge de Prusse et commandeur de tous les ordres possibles.

Le médecin salua.

—Mon père, continua Samuel, adorait le drame historique. Jamais il n'était plus heureux que lorsqu'on lui donnait, au théâtre, un costume étincelant de pierreries. On pourrait l'habiller en pape ou un grand seigneur. Le costume de César Borgia est fort bien ; il le portait à ravir... Ensuite on ferait revêtir aux gens du château des costumes moyen âge, mi-partie.

—Mais, monsieur, dit le médecin, ces costumes, où les prendrez-vous ?

—Oh ! rassurez-vous, docteur naïf, on a joué la comédie ici. Il y a toute une défroque de théâtre.

Le bonhomme inclina la tête en signe d'adhésion.

—Surtout, reprit Samuel, il ne faut pas regarder aux cierges. Beaucoup de cierges, docteur beaucoup ! La lumière n'est jamais trop abondante pour s'en aller dans l'autre monde, où, peut-être, il n'y a ni soleil ni lune, ni becs de gaz.

—Monsieur, interrompit le médecin, ne craignez-vous point que toutes ces plaisanteries ne vous portent malheur ?

—Je vous croyais fort, docteur ; mais passons... Ainsi, c'est convenu, je vous nomme mon ordonnateur des pompes funèbres.

—Oui, monsieur.

—Et je vous attache à ma personne.

Le docteur ouvrit les yeux.

—Eh ! morbleu !... dit Samuel, on n'est pas millionnaire pour rien. Je veux avoir un médecin à moi, docteur, rien qu'à moi. Si vous avez le malheur de saigner quelqu'un, je vous chasse !...

—Cela vous coûtera cher monsieur.

—Que gagnez vous par an ?

—Cinq mille florins.

—Vous en aurez dix mille.